



# Poésie d'autrefois

***Plume Service***

***[www.plume-direct.fr](http://www.plume-direct.fr)***

[www.plume-direct.fr](http://www.plume-direct.fr)

Date de publication : 17/06/2014

ISBN : **978-2-9534938-A-1.053**

Tous droits réservés®

La poésie attire toujours les écrivains, et l'on voit aujourd'hui fleurir sur les réseaux sociaux nombre de groupes de poètes. Cet attrait pour la poésie date de la nuit des temps et Plume Service vous invite à retourner dans le passé pour retrouver quelques lointaines racines de cette poésie qui nous fascine encore.

Nicolas Boileau-Despréaux (1636-1711) a rédigé un ouvrage, l'Art poétique, analyse profonde et complète de la poésie classique. Nous vous en proposons ici quelques extraits.

La poésie est inspirée, selon lui :

*C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur  
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur,  
S'il ne sent point du Ciel l'influence secrète  
Si son astre en naissant ne l'a formé poète.  
Dans son génie étroit il est toujours captif  
Pour lui Phébus est sourd, et Pégase est rétif...*

Elle doit offrir une grande diversité de genres et de génies :

*La nature, fertile en esprits excellents,  
Sait entre les auteurs partager les talents :  
L'un peut tracer en vers une amoureuse flamme ;  
L'autre, d'un trait plaisant aiguïser l'épigramme ;  
Malherbe, d'un héros peut vanter les exploits ;  
Racan, chanter Philis, les bergers et les bois.  
Mais souvent un esprit qui se flatte et qui s'aime  
Méconnaît son génie, et s'ignore soi-même...*

La poésie classique brille par ses rimes, voici ce qu'en pense Boileau :

*Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant, ou sublime,  
Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime :  
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr  
La rime est un esclave, et ne doit qu'obéir.  
Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,  
L'esprit à la trouver aisément s'habitue ;  
Au joug de la raison sans peine elle fléchit ;  
Et loin de la gêner, la sert et l'enrichit.  
Mais lorsqu'on la néglige, elle devient rebelle ;  
Et pour la rattraper le sens court après elle...*

Il faut savoir raison garder :

*La plupart, emportés d'une fougue insensée,  
Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée ; [...]  
[...] Tout doit tendre au bon sens, mais, pour y parvenir,  
Le chemin est glissant et pénible à tenir ;  
Pour peu qu'on s'en écarte, aussitôt on se noie.  
La raison, pour marcher n'a souvent qu'une voie...*

Etre bref :

*Un auteur, quelquefois trop plein de son objet,  
Jamais sans s'épuiser n'abandonne son sujet : [...]  
[...]Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile,  
Et ne vous chargez point d'un détail inutile,  
Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant ;  
L'esprit rassasié le rejette à l'instant.  
Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.*

Varié :

*Voulez-vous du public mériter les amours ?  
Sans cesse en écrivant variez vos discours, [...]  
[...] Heureux, qui, dans ses vers, sait d'une voix légère  
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère !...*

Après cette préparation à l'écoute des auteurs du temps jadis, nous vous proposons de grands textes médiévaux.

Commençons par cette œuvre de Christine de Pisan (1364-1430), devenue veuve à 25 ans, avec sa mère et ses trois enfants à charge. Elle se lamente sur son sort de cette façon (on notera une évolution dans l'orthographe indiquant que ce poème a été rédigé en plusieurs fois) :

*Seulete sui et seulete veult estre,  
Seulete m'a mon doux ami laissies  
Seulete sui, sans compaignon ne maistre,  
Seulete sui, dolente et courrouciee,  
Seulete sui, en langueur mesaisiee, (mal à l'aise)  
Seulete sui, plus que nulle esgaree,  
Seulete sui, sanz ami demouree.*

*Seulette suis en un anglet muclé, (cachée)  
Seulette suis pour moi de pleurs repaître,  
Seulette suis, dolente ou apaisée ;  
Seulette suis, rien n'est qui tant messiée ; (déplaît)  
Seulette suis, dans ma chambre enserrée,  
Seulette suis, sans ami demeurée.*

*Seulette suis partout et en tout aître,  
Seulette suis, ou je voise ou je siée ; (où que je marche)  
Seulette suis plus qu'autre rien terrestre,  
Seulette suis, de chacun délaissée,  
Seulette suis, durement abaissée, (abandonnée)  
Seulette suis, souvent tout éplorée,  
Seulette suis, sans ami demeurée.[...]*

Derrière Christine de Pisan, vient Charles d'Orléans (1394-1465), prince de son état, fait prisonnier par les Anglais après la bataille d'Azincourt, emmené à Douvres et enfermé durant 25 ans avant son retour au pays :

Commençons par l'un de ses "rondels" ou rondeaux le plus connu, on remarquera qu'à l'époque, l'accent circonflexe était peu ou pas utilisé et qu'on mettait un s (fenestre par exemple, ce qui explique l'orthographe de certains mots dérivés de ces noms (par exemple hospitalier, défenestrer...)) :

*Le temps a laissie son manteau  
De vent, de froidure et de pluye,  
Et s'est vestu de broderie,  
De soleil raiant, cler et beau.*

*Il n'y a beste ne oyseau ;  
Qu'en son jargon ne chante ou crie :  
« Le temps a laissie son manteau  
De vent, de froidure et de pluye. »*

*Rivière, fontaine et ruisseau  
Portent en livree jolie  
Gouttes d'argent d'orfavrerie ;*

*Chacun s'abille de nouveau :  
Le temps a laissie son manteau !*

Longtemps exilé, Charles d'Orléans, outre les poèmes à sa femme, a beaucoup pleuré son pays. On retrouve cette nostalgie du pays natal dans cette Ballade du Prisonnier :

*En regardant vers le pays de France,  
Un jour m'advint, à Douvres sur la mer,  
Qu'il me souvint de la douce plaisance  
Que souloie (j'avais l'habitude) audit pays trouver,  
Si commençai de cœur à soupirer,  
Combien certes que grand bien me faisait,  
De voir France que mon cœur aimer doit.*

*Je m'avisai que c'était nonsavance (sottise)  
De tels soupirs dedans mon cœur garder ;  
Vu que je vois que le voie commence  
De bonne paix qui tous biens peut donner.  
Pour ce tournai en confort mon penser :  
Mais non pourtant mon cœur ne se lassait  
De voir France que mon cœur aimer doit.*

*Alors chargeai en la nef d'Espérance  
Tous mes souhaits, en leur priant d'aller  
Outre la mer sans faire demeurance  
Et à France de me recommander.  
Nous donne Dieu bonne paix sans tarder ;  
Adonc aurai loisir, mais qu'ainsi soit  
De voir France que mon cœur aimer doit.*

*Paix est trésor qu'on ne peut trop louer :  
Je hais guerre, point ne la dois priser ;  
Destourbé (empêché) m'a longtemps, soit tort soit droit,  
De voir France que mon cœur aimer doit.*

Enfin, pour clore ce document, nous nous arrêterons à François de Montcordier, plus connu sous le nom de François Villon (1431-1464), le mauvais garçon, plusieurs fois condamné à mort, plusieurs fois gracié et dont on perdit la trace en 1464.

Sa mère lui demanda d'écrire une ballade pour prier Notre Dame, voici ce qu'il produisit (on notera la répétition du dernier vers à chaque strophe, technique propre à l'époque, ainsi que l'acrostiche de la fin) :

*Dame du ciel, régente terrienne,  
Emperière des infernaux paluds (marais)  
Recevez-moi, votre humble chrétienne.  
Que comprise sois entre vos élus,  
Ce nonobstant qu'onques rien ne valus.  
Les biens de vous, ma Dame et ma maîtresse,  
Sont trop plus grands que ne suis pécheresse,  
Sans lesquels biens âme ne peut mérir (mériter)  
N'avoir les cieus ! Je n'en suis jangleresse (menteuse) :  
En cette foi je veux vivre et mourir.*

*A votre Fils dites que je suis sienne ;  
De lui soient mes péchés abolus ;  
Pardonnez-moi comme à l'Egyptienne  
Ou comme il fit au clerc Théophilus,  
Lequel par vous fut quitte et absolus  
Combien qu'il eût au diable fait promesse ;*

*Préservez-moi que ne fasse jamais ce,  
Vierge portant, sans rompure encourir,  
Le sacrement qu'on célèbre à la messe,  
En cette foi je veux vivre et mourir.*

*Femme je suis pauvrete et ancienne,  
Qui rien ne sait ; onques lettre ne lus !  
Au moûtier vois, dont je suis paroissienne,  
Paradis peint, où sont harpes et luths,  
Et un enfer où damnés sont boullus !  
L'un me fait peur, l'autre joie et liesse,  
La joie avoir me fais, haute Déesse,  
A qui pécheurs doivent tous recourir,  
Comblés de foi, sans feinte ni paresse (hésitation).  
En cette foi je veux vivre et mourir.*

#### *ENVOI*

*Vous portâtes, digne Vierge, Princesse,  
Iésus regnant qui n'a ni fin ni cesse  
Le Tout-Puissant, prenant notre faiblesse,  
Laisa les cieux et nous vint secourir,  
O ffrit à mort sa très chère jeunesse ;  
Notre Seigneur, tel est, tel le confesse ;  
En cette foi je veux vivre et mourir.*

Il laissa à Maître Marchant, en guise de legs, ce rondeau appelant la mort :

*Mort, j'appelle de ta rigueur,*

*Qui m'as ma maîtresse ravie,  
Et n'es pas encore assouvie  
Si tu ne me tiens en langueur :  
Onc puis n'eus force ni vigueur !  
Mais que te nuisait-elle en vie,  
Mort ?*

*Deux étions, et n'avions qu'un cœur ;  
S'il est mort, force est que dévie (meure)  
Voire, ou que je vive sans vie,  
Comme les images, par cœur,  
Mort !*

Nous ne pouvions passer à côté de sa plus belle et célèbre ballade : La Ballade des Pendus :

*Frères humains qui après nous vivez,  
N'ayez les cœurs contre nous endurcis ;  
Car si pitié de nous, pauvres, avez,  
Dieu en aura plus tôt de vous merci.  
Vous nous voyez ci attachés, cinq, six...  
Quant de la chair, que trop avons nourrie,  
Elle est piéça (depuis longtemps) dévorée et pourrie,  
Et nous, les os, devenons cendre et poudre.  
De notre mal personne ne s'en rie.  
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre.*

*Si vous clamons frères, pas n'en devez  
Avoir dédain, quoique fûmes occis  
Par justice ; toutefois vous savez  
Que tous hommes n'ont pas bon sens rassis (sage) !*

*Excusez-nous puisque sommes transis (morts),  
Envers le fils de la Vierge Marie,  
Que sa grâce ne soit pour nous tarie,  
Nous préservant de l'infenale foudre...  
Nous sommes morts : âme ne nous harie (tourmente) !  
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre.*

*La pluie nous a bués et lavés  
Et le soleil desséchés et noircis ;  
Pies, corbeaux nous ont les yeux cavés  
Et arraché la barbe et les sourcils...  
Jamais, nul temps, nous ne sommes assis !  
Puis çà, puis là, comme le vent varie,  
A son plaisir sans cesser nous charrie,  
Plus becquetés d'oiseaux que dés à coudre !  
Ne soyez donc de notre confrérie,  
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre.*

#### *ENVOI*

*Prince Jésus, qui sur tous as maîtrise,  
Garde qu'Enfer n'ait de nous seigneurie !  
A lui n'ayons que faire ni que soudre (payer).  
Hommes, ici n'a point de moquerie,  
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !*

Enfin, terminons avec son épitaphe :

*ci-gît et dort en ce sollier (chambre haute),  
qu'Amour occit de son rayon  
un pauvre petit écolier*

*qui fut nommé François Villon.  
Onques de terre n'eut sillon ;  
Il donna tout, chacun le sait :  
Tables, tréteaux, pain, corbeillon !  
Galants, dites en ce verset :*

*« Repos éternel donne à cil,  
Sire, et clarté perpétuelle,  
Qui vaillant plat ni écuelle  
N'eut onques, n'un brin de persil,  
Il fut ras, chef, barbe et sourcil,  
Comme un navet qu'on rase ou pèle.  
Repos éternel donne à cil !*

*Rigueur le transmit en exil  
Et lui frappa au cul la pelle,  
Nonobstant qu'il dit : « j'en appelle ! »  
Qui n'est pas terme trop subtil !  
Repos éternel donné à cil. »*

Nous nous sommes cantonnés, ici, à la poésie médiévale, mais d'autres styles littéraires avaient aussi cours à l'époque, notamment le fabliau et le théâtre sous forme de piécettes.